

Mademoiselle

Le sexe, la contrainte et la libération

Julie Demers

Numéro 306, février 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2017). Compte rendu de [Mademoiselle : le sexe, la contrainte et la libération]. *Séquences : la revue de cinéma*, (306), 12–13.



Mademoiselle

Le sexe, la contrainte et la libération

Le voilà, le chef-d'œuvre classique de Park Chan-wook un suspense victorien, cousu de dentelles et de satin. Pour la première fois peut-être, celui qui était reconnu pour la crudité de sa violence propose un film qui repose sur le non-dit. En racontant le récit à travers trois points de vue, l'horreur de **Mademoiselle** (sourde, cachée, sous-entendue) se dévoilera couche par couche. Et n'en sera que plus saisissante.

JULIE DEMERS

Nous sommes en Corée dans les années 30, pendant l'occupation japonaise. Un Coréen obsédé par le pays du Soleil levant a fait construire un manoir à la mode nipponne. Il garde dans sa bibliothèque des livres japonais anciens et y accueille des visiteurs pour vendre ces documents à l'encan. Chaque soir, Hideko, sa nièce, en fait la lecture pour faire augmenter les mises. Attiré par l'odeur de l'argent, un escroc se rend au manoir pour fomenter un plan sinistre. Avec l'aide de la femme de chambre Sook-he, il tente de conquérir le cœur de la jeune fille pour la marier, l'enfermer dans un asile et lui dérober sa fortune.

L'histoire paraît presque banale. Et pourtant : Park Chan-wook en fait un labyrinthe narratif, qui emprisonne le spectateur et le tient en haleine pendant plus de deux heures. Mais **Mademoiselle** est davantage qu'un scénario bien cousu. C'est aussi et surtout une réflexion sur la place des femmes dans la culture traditionnelle et sur le pouvoir libérateur de la sexualité.

Comme la plupart des dames de l'époque, Hideko vit dans la contrainte. Elle n'a jamais quitté le manoir et paraît prisonnière de son destin. L'oncle planifie d'épouser sa propre nièce pour lui soutirer sa richesse. Il l'a élevée avec violence afin de brimer en elle toute émotion. Jamais son souffle ne doit s'emporter dans la lecture. Jamais elle ne doit trébucher sur un mot. On dit d'elle qu'elle est froide comme un cadavre. En fait, l'oncle a tué chez elle toute volonté.

Les femmes dans **Mademoiselle** ne sont que des possessions. Dociles et naïves, elles peuvent être manipulées, achetées, violentées. Et elles sont montées les unes contre les autres pour éviter tout mouvement de solidarité ou de révolte. Leur avenir ne leur appartient pas : pour être libres, elles peuvent espérer qu'un homme change leur destin. Ou mieux encore : elles peuvent s'enlever la vie.

Park Chan-wook ne fait pas que dévoiler l'accablant quotidien des femmes : il met en scène le désir masculin pour en révéler le côté sombre. Lors des séances de lecture, Hideko est immobile, offerte, soumise. Elle est coiffée, maquillée, vêtue des soies les plus chères. La jeune fille lit des livres où sont estampés des *shunga*, ce qui signifie littéralement « images du printemps ». Hideko ne récite pas des poèmes sur les cerisiers en fleurs, mais des textes érotiques. Des histoires de viol, de torture. « Si les femmes sont prises par force, elles ont plus de plaisir », y raconte-t-on. Et des hommes respectables écoutent, émus aux larmes par « tant de beauté ». Après la lecture, Hideko chevauche une marionnette en bois suspendue dans les airs. La métaphore est forte : elle n'est qu'un jouet, une poupée que l'on peut manipuler à sa guise. Sous des apparences de raffinement, d'élégance et de rituel, l'érotisme masculin a quelque chose d'ignoble.

Au Japon, aucun fantasme n'est condamnable s'il demeure dans le domaine de la fiction. Selon plusieurs, ces fantaisies permettraient aux Japonais de se défouler sans mettre personne en danger ; et ce

Photo : Les femmes dans **Mademoiselle** ne sont que des possessions

serait le refoulement des fantasmes qui mènerait à des débordements. La théorie de Park Chan-wook est tout autre: ces désirs érotiques où s'entrecroisent sang, pouvoir, argent, bestialité et soumission ont des répercussions bien réelles sur les femmes. Elles structurent les rapports entre les hommes et les femmes, créent une culture machiste et empêchent les femmes de s'épanouir.

À l'érotisme masculin, Park Chan-wook oppose une sexualité plus lumineuse: l'érotisme féminin. Les scènes d'amour entre la maîtresse et la femme de chambre sont filmées avec lenteur, élégance, douceur. Ici, nulle question de posséder l'autre.

À l'érotisme masculin, Park Chan-wook oppose une sexualité plus lumineuse: l'érotisme féminin. Les scènes d'amour entre la maîtresse et la femme de chambre sont filmées avec lenteur, élégance, douceur. Ici, nulle question de posséder l'autre. Il s'agit de découverte. Au lieu de s'attarder aux parties génitales comme le font certaines estampes japonaises traditionnelles, le cinéaste filme les visages, il capte les rires, les soupirs. Et force est de constater que ces scènes sont beaucoup plus sulfureuses que les fantasmes carcéraux des hommes. « C'est l'émotion qui est transgressive, subversive, érotique [au Japon]. Il faut avoir le visage comme un masque impassible. Le Japon est un pays qui impose une dictature extrême sur les sentiments: on n'a pas le droit de les exprimer en public. Ce qui explique pourquoi les Japonais sont plus excités par le visage d'une femme que par sa nudité. Le visage d'une femme qui rougit, qui frémit, qui se laisse envahir par les émois amoureux et sensuels... rien n'est plus beau, rien n'est plus bandant, pour un Japonais. »¹

Park Chan-wook a maintes fois filmé la vengeance comme source de libération. Dans *Mademoiselle*, les femmes ne prennent pas les armes pour se défaire du joug masculin. Elles font plutôt du sexe leur outil d'émancipation. Ensemble, les deux femmes transforment la sexualité qui les emprisonne en une pratique qui les libère. Elles réutilisent les objets de torture (ici, les boules de geisha), les détournent de leur usage initial et en font des objets de plaisir. Ce n'est certes pas la première fois que le 7^e art juxtapose féminisme, libération sexuelle et lesbianisme. Mais puisque l'homosexualité demeure un sujet tabou dans la cinématographie coréenne, ces scènes d'amour lesbiennes ne sont rien de moins que de petites révolutions.

Mademoiselle est probablement le film le plus abouti de Park Chan-wook. À la fois tour de force scénaristique et mise en scène classique, le film donne l'impression d'une succession de tableaux de grands maîtres. Plusieurs critiques ont d'ailleurs comparé le réalisateur à Joseph L. Mankiewicz, Nagisa Oshima, Hong Sang-soo et Alfred Hitchcock. Car le Coréen sait fort bien tirer profit de l'avant et de l'arrière-plan. Les plans sont cadrés avec adresse. Les mouvements de caméra sont hypnotiques. Et lorsque les femmes se libèrent du joug masculin, la mise en scène traditionnelle prend un tour résolument moderne. Le Coréen multiplie les zooms, accélère le rythme du montage et répète les flous: véritable saut stylistique qui se fait sans heurt, la mise en scène restant toujours au service du récit. À la libération des femmes se greffe ainsi une véritable libération de la caméra.

★★★★

¹Propos d'Agnès Girard recueillis par Laurent Couraru au sujet de son ouvrage *Dictionnaire de l'amour et du plaisir au Japon*: <http://laspirale.org/texte-183-agnes-girard-le-dictionnaire-de-l-amour-et-du-plaisir-au-japon.html>

■ THE HANDMAIDEN / AH-GA-SSI | **Origine:** Corée du Sud – **Année:** 2016 – **Durée:** 2 h 24 – **Réal.:** Park Chan-wook – **Scén.:** Chung Seo-Kyung, Park Chan-wook, d'après le roman *Fingersmith* de Sarah Waters – **Images:** Chung Chung-hoon – **Mont.:** Kim Jae-Bum, Kim Sang-beom – **Mus.:** Jo Yeong-wook – **Son:** Gun Jong, Kim Suk-won – **Dir. art.:** Ryu Seong-hie – **Int.:** Kim Tae-ri (Sook-he), Kim Min-hee (Hideko), Ha Jung-woo (Fujiwara) – **Prod.:** Lim Syd, Park Chan-wook – **Dist./Contact:** Métropole.



Photo: Les plans sont cadrés avec adresse... et à la libération des femmes se greffe une véritable libération de la caméra